

I - Ambiguïtés de cette démarche

1 - Question incongrue?

Qu'est-ce qu'un "bon primaire"? Cette question était banale autrefois, elle est étrange aujourd'hui. La crise scolaire, à peine remarquée à ses débuts, il y a quarante ans, a pris de vastes proportions. Elle fait paraître élitiste une telle exigence de qualité de la formation initiale de chaque enfant. Durant quarante ans nous sommes habitués à voir grossir démesurément les mêmes problèmes, sans leur trouver de solution, et leur urgence fait paraître maintenant la question d'un "bon primaire" naïve et coupée du réel.

2 - Difficultés actuelles de l'école et de la société

Il est vrai que les difficultés auxquelles notre école et notre pays se heurtent sont particulièrement graves à l'heure actuelle. L'ignorance, la violence, le nombre important d'enfants d'origine étrangère dans certains établissements scolaires. Le chômage des adultes, le déficit des finances publiques. Les politiques qui, semble-t-il, malgré leurs promesses et leur volontarisme, laissent pourrir la situation.

A ces difficultés déjà anciennes s'ajoute à présent l'immersion ultrarapide dans un monde caractérisé à la fois par ses techniques de communication illimitées et par l'évolution des mœurs. Ces deux phénomènes vont dans le sens de l'individualisme et de la transgression -pornographie, légalisation du cannabis souhaitée par certains membres du gouvernement...- et font éclater sous nos yeux la famille, l'école, les disciplines traditionnelles.

De son côté la bureaucratie inamovible qui est en charge de l'Education nationale continue de mettre en oeuvre des réformes qui ont grandement détruit l'école -nivellement par le bas, pédagogisme- alors que cette administration pléthorique (un million et demi de fonctionnaires) constitue elle-même le problème par excellence en raison de son inertie et de son "bavardage", quand ce n'est pas sa capacité de nuisance. Du reste l'inertie et le "bavardage" sont la chose du monde la mieux partagée car chacun, dans notre pays, a son idée de l'éducation. (Des « gens très instruits » « sont responsables de l'analphabétisme » ; « faute du vocabulaire étendu dont on disposait dans le passé, on n'exprime plus aujourd'hui qu'une pensée squelettique » ; cela « indiffère la poignée de philosophes et d'écrivains qui trustent les dernières ressources d'une langue qui fut littéraire » ; les politiques « feraient mieux d'opérer le nivellement par le milieu » -Philippe BOUVARD, « *Méthode globale, désastre total* », article du « *Figaro-Magazine* », 11-01-1992.)

3 - La "bonne école" mythe compensateur ou destructeur

Donc nous nous interrogeons sur la "bonne école", et nous sommes nombreux à le faire depuis longtemps. Pendant ce temps la maison brûle. Dans l'autre camp ceux-là mêmes qui nous taxent d'élitisme, ou nous reprochent de nous intéresser à un élève idéal et de préconiser des méthodes surannées, ont recours eux aussi au mythe de l'école républicaine, qu'ils ambitionnent de refonder encore.

Pour tous, au fond, la "bonne école" c'est simplement la réponse évidente -"il suffirait de", "y a qu'à"- quoique paradoxale, aux problèmes qu'elle serait peut-être incapable de résoudre dans la réalité, ou qu'elle a elle-même fait surgir. Leurre et alibi de l'impuissance d'un côté, peut-être, tautologie ou cercle vicieux bien réel de l'autre côté, ces définitions provisoires du "bon primaire" incitent à se demander s'il ne vaudrait pas mieux se débarrasser au préalable d'une idée de l'école qui a conduit à une impasse, tout en devenant une obsession nationale

II - Trop d'école tue l'école

1 - Il y a d'autres solutions que l'école

Je me suis fait cette réflexion en apprenant dans une interview qu'Anne LAUVERGEON, l'ex-responsable d'AREVA, voulait mettre les jeunes déscolarisés au travail dans les grandes entreprises, grâce à une fondation créée à cet effet. Elle posait le problème à l'endroit, alors que nous nous obstinons à le prendre à l'envers. Elle, pur produit de la méritocratie française -Ecole normale supérieure, agrégation de sciences physiques, Ecole des mines de Paris- mais raisonnant en ingénieur et en manager, représentait fortement l'appel du réel perçant le mur des préjugés. Notre plus grand préjugé c'est l'école. Et l'école en est aujourd'hui victime.

2 - Utilisations fantaisistes du temps scolaire

Tout d'abord nous aimons tellement l'école que nous l'avons fait profiter de toutes nos passions et de tous nos intérêts successifs qui forment un assemblage hétéroclite, déstructuré, et destructeur de mille façons pour nos enfants. De l'ordinateur (1983) au numérique (2012). Des "*Nuits fauves*" de Cyrille COLLARD, cinéaste homosexuel atteint du sida (1992), à "*Claudine à l'école*" de COLETTE (2012). Du plus insignifiant, au plus incohérent -l'oubli de l'histoire de France voisinant avec le devoir de mémoire- et au plus saugrenu - l'enseignement de l'histoire de l'art, de la philosophie ou du droit avant l'âge où ces disciplines pourraient intéresser certains élèves suffisamment instruits pour en tirer profit. Du plus provocateur -la théorie du genre, le choix d'une orientation sexuelle- au plus facile, au plus pratique et au plus ludique -les émissions de Michel DRUCKER, Lycéens au cinéma, exploration du patrimoine; et: secourisme, code de la route, danses africaines, sports à la mode. Nous avons déversé tout cela dans l'école car elle se vide de l'essentiel: un savoir structuré à transmettre. Comme ce mauvais secondaire (auquel j'emprunte mes exemples) est loin du "bon primaire"! Le poisson pourrit par la tête! Mais il existe aussi un mauvais primaire. D'où ce déversement d'enseignements superflus ou nocifs auxquels certains élèves sont déjà habitués. Tant pis pour les autres qui perdent ainsi leurs frères acquis. Car, sur la chaîne éducative, réglée par l'égalité, les pièces les mieux finies s'usent au contact des plus grossières: le groupe importe plus que l'individu.

Le but est de socialiser la jeunesse, en lui inculquant certaines idées et certains comportements, et également de l'occuper et de meubler le temps (quelle tristesse!), préoccupation quotidienne d'enseignants du terrain, préoccupation secrète de l'institution. Le trop-plein dissimule donc un vide à combler, et les ambitions affichées, telles que la sempiternelle lutte contre l'échec scolaire -tautologie aussi suspecte que celle de la refondation de l'école républicaine- et maintenant le vivre-ensemble et la mixité sociale, masquent le fait que l'école est devenue au fil des ans une fonction collective vacante, à laquelle il faut trouver une utilité a posteriori. Il y a là un contresens habituel qui passe inaperçu.

3 - Du temps utile au temps perdu

Le bon sens, l'intelligence qui remet les choses à l'endroit, peut à l'inverse nous empêcher de perdre de vue que ce sont ces choses vitales que l'enfant doit apprendre qui viennent en premier, et le temps libéré pour cela -sens du mot grec "*scholè*" / école- en second, le temps rendu disponible mais également le maître et le lieu, autrement dit l'école moderne, dont la gratuité apparente (comparée aux contraintes de la vie humaine primitive) correspond à un vrai besoin. L'école laïque -c'est-à-dire du peuple en grec- a bien fait ressortir ces traits lorsqu'elle a pris la place du travail des enfants aux champs ou à l'usine, comme occupation, en se voulant gratuite et dévouée à l'instruction publique, et la suite de l'église, comme institution, en faisant accepter ainsi, dans les premiers temps, son apparente inutilité. Elle a donc été sacralisée à son tour -la laïcité- parallèlement au fait que ses bienfaits réels se sont concrétisés rapidement. De là sans doute qu'elle soit devenue un but en soi, de moyen qu'elle était à l'origine, ce qui a permis d'en chasser très progressivement l'instruction (terme abandonné dès 1932 mais la chose résiste encore en 2012) qui était sa principale raison d'être.

L'école pour l'école: aberration, absurdité! Nous ne prenons pas en considération ce "Mon enfant n'aime pas l'école" qui a toujours existé. Nous ne tirons aucune conséquence pratique de cette affirmation: "L'école de Jules FERRY correspondait à un vrai besoin de promotion sociale et tenait ses engagements" (elle endoctrinait au passage des républicains déchristianisés et des patriotes colonialistes et revanchards ou, après 1932, des pacifistes résolus, mais peu importe pour notre propos) -affirmation qui ne s'applique plus à la grande usine à chômeurs qu'elle est devenue. Donc nous faisons de l'école un postulat reposant sur le vide, sur la seule idéologie, une institution qui retient captifs les jeunes des deux sexes dix fois plus longtemps que le défunt service militaire, dont la plupart ne comprenaient déjà plus la nécessité. Vérité dérangeante et scandaleuse: l'école réduite à un slogan met encore des gens dans la rue, mais c'est un mot creux. Osons proclamer que le roi est nu!

4 - Subie, l'école devrait être voulue

D'une autre façon ici le problème est pris à l'envers. L'école tire sa légitimité d'être un symbole politique, une convention sociale et une obligation légale acceptées par habitude -pour le plus grand nombre- et un idéal moral élevé -pour une petite minorité ardente mais chimérique, crucifiée parce que sa religion se vide de toute substance. Cela posé, elle est, au mieux, manifestement inutile, si l'on en juge par l'effondrement du niveau ou l'inadaptation de la jeunesse au monde adulte, au pire dangereuse pour ses usagers, comme les médias en témoignent à longueur d'année. Mais il ne vient à l'idée de personne de remettre en question cette légitimité elle-même et cette existence de l'école, quoi qu'il arrive, au vu du vide ou de la dangerosité de son contenu: les deux choses sont sans rapport. L'école est un fait -j'entends encore un collègue dire à ses élèves de Première: "Ni vous ni moi n'avons demandé à être entre ces quatre murs, arrangeons-nous le mieux possible!"- mais les choses s'y passent mal, peut-être à cause du diable ou du capitalisme! Des experts ou le nouveau ministre proposent des solutions mais on n'y croit plus beaucoup. C'est donc un fait premier auquel il faut s'adapter par un *modus vivendi* -intérêt supposé pour les matières étudiées et respect mutuel- auquel on ne parvient guère. Prendre le problème à l'endroit, ce serait partir de la nécessité ressentie de l'école et du sentiment partagé de cette nécessité. Sinon on n'obtient rien et on n'obtiendra jamais rien.

Par exemple, nécessité puissamment ressentie par ces élèves mauritaniennes, qui étaient auparavant des perturbatrices déchaînées dans un collège du 9-3 et qu'un reportage a montrées, redevenues sages comme des images, dans une école -coranique certes!- de leur pays d'origine. Ou encore par mes incontrôlables de Troisième d'insertion, tout à fait calmés un peu plus tard dans l'entreprise de plomberie ou de placoplâtre où ils avaient un rôle à jouer, un rôle sérieux et à leur portée. L'école d'aujourd'hui fonctionne au rebours du

réalisme. Cela étonne quand on sait que nombre de responsables ont une culture plutôt matérialiste et influencée par les sciences humaines, et que l'éducation se veut une science. Mais l'idéologie et l'intérêt sont encore plus puissants: une scolarité prolongée justifie l'existence d'un grand nombre de postes. (D'une part on a sacrifié depuis 1981 la qualité des recrutements à leur quantité: salaire net moyen des enseignants 1461 euros/ celui des géomètres experts 4110 euros, d'après "*LeJournalduNet*". D'autre part les responsables eux-mêmes, déchargés du poids des tâches d'exécution, sont nombreux et mieux rémunérés.)

5 - Délivrance du surmoi scolaire

Ainsi Anne LAUVERGEON, comme ALEXANDRE-LE-GRAND qui trancha d'un coup d'épée le noeud gordien qu'on entourait d'un respect sacré, faute d'être en mesure de le dénouer -dans son livre "*La femme qui résiste*", paru en 2011, elle interprète cette image différemment, se croyant liée elle-même par un noeud "gordien" ...-, se délivre et nous délivre, de manière inattendue, du surmoi scolaire et des injonctions contradictoires et intolérables du "*double bind*", la double contrainte des psychiatres américains. Prenez les enfants comme ils sont, nous répète-t-on, mais en leur imposant l'école, cela va sans dire. Cet a priori disparaît soudain et le problème de l'école ne se pose plus. A la place nous avons un problème de jeunesse désœuvrée et de société déboussolée -et quel problème, en effet! mais l'école n'a pas vocation à le résoudre et cette tâche lui fait perdre son âme. Délestés de ce poids, nous pouvons à présent nous atteler à la partie constructive de notre réflexion, sans plus nous préoccuper de savoir si elle est généralisable, mais en la croyant au contraire réalisable, et sans prétendre sottement, comme les charlatans, proposer la panacée d'autres maux que ceux de l'école elle-même.

III - Une école reconçue librement à partir de ses fondamentaux et de besoins toujours actuels

1 - Panorama des savoirs et des qualités acquis grâce au temps bien employé

A TRANS-MÂÎTRE nous tenons pour tellement évidentes les réponses purement scolaires à la question posée "Qu'est-ce qu'un "bon primaire"?" que je ne m'y attarderai que pour souligner le contraste avec ce qui précède. Sans que cela paraisse moins réel: le jour coexiste bien avec la nuit et l'enseignement, même en France et dans le public, n'est ni uniforme, n'en déplaît à certains, ni uniformément nul, ce n'est pas trop difficile de le reconnaître!

J'énumère donc ce qui suit –remarques regroupées en différents points, numérotés de [1] à [8]- en m'efforçant d'être exhaustif, au risque d'ennuyer. Méthodes de lecture syllabiques, calligraphie, tenue du crayon ou du stylo-plume [1]. Leçons dûment expliquées, copiées et apprises, copies de mots quotidiennes; vocabulaire, orthographe, dictées, grammaire de phrase et non de texte, analyse grammaticale et analyse logique, accentuation, ponctuation; textes de qualité, pour leur forme et leur contenu, expliqués ou lus par le maître [2]. Tableau de conjugaisons et table de multiplications appris par coeur [3]. Importance d'un oral structuré et contrôlé, de la lecture à voix haute correcte (prononciation, articulation, liaisons, ton, fins de phrases) et expressive, de la récitation, des contes, des récits et des poésies [4]. Importance de la rédaction, du silence, de l'attention, de l'observation et du calcul mental [5]. Importance des problèmes rédigés et du raisonnement, de l'histoire chronologique, narrative et incarnée, de la géographie physique et descriptive, des cartes tracées et légendées de la main de l'enfant; du dessin, du chant, des leçons de science qui partent du réel

et apprennent à le formuler correctement [6]. Importance du soin et de l'effort, de la répétition et des exercices, du modèle et de l'imitation [7]. On croit rêver mais de telles exigences existent, quoique le mauvais primaire soit répandu, peut-être plus livré à lui-même, ou à l'inverse davantage soumis à des contrôles tatillons, que le mauvais secondaire ou supérieur, dont j'ai une connaissance directe. Le "bon primaire" c'est aussi le climat dans lequel on travaille. Le respect, l'écoute mutuelle -trop peu apprise et pratiquée ("On ne se coupe pas la parole")-, l'honnêteté -qui n'est pas prise au sérieux-, la gentillesse, la bienveillance, la serviabilité, la générosité, la sensibilité, l'excuse, le pardon, la politesse, l'obéissance [8]. L'encadrement scolaire est aussi important que l'environnement familial pour développer ces qualités, qui sont indispensables autant que lecture, écriture, arithmétique et autres savoirs académiques, pour l'avenir de l'enfant et de la société.

Avec pareil cahier des charges, inutile de préciser que les maîtres ne se demandent pas ce qu'ils vont faire avec leurs élèves mais plutôt s'ils vont trouver le temps pour mener à bien la plus grande partie possible des apprentissages. Ils disposent de cinq années du Cours préparatoire au Cours moyen, ils ont devant eux des enfants de six à onze ans dix mois par an, dont il faut retirer sept à huit semaines de petites vacances, soit trente-huit semaines formées de neuf demi-journées, soit vingt-sept heures. Ce temps considérable est mis à la disposition des maîtres pour bien instruire les enfants. Ce n'est plus le temps pendant lequel il faut s'occuper des élèves et leur trouver des occupations qui conditionne son utilisation quelconque, comme nous l'avons vu pour le mauvais secondaire, mais l'instruction à acquérir qui conditionne le temps qui lui est imparti exclusivement. Ce temps doit être structuré, sous la seule responsabilité des libres praticiens que sont les maîtres, qui veillent à ce que les activités variées, nécessaires et cohérentes dont il est constitué n'entrent pas en concurrence avec l'anglais, l'arabe, l'informatique et la langue régionale, dans lesquels on se fait plaisir, ou avec du blabla et des promenades. De tels maîtres existent, et leur rémunération devrait être multipliée par deux pour multiplier leur nombre... par dix, car leur rôle est central, entre les savoirs et les enfants à instruire.

2 - Le rôle des maîtres

L'ordre et la méthode des maîtres, leurs connaissances, leur tenue, leur langage, leur écriture, et le ton de leur voix, leur regard, leurs attitudes, leur humanité, leur fermeté, tout cela va se refléter sur l'enfant et laisser une empreinte ineffaçable. Aucune autre relation virtuelle ou réelle -hormis celle des proches- ne peut rivaliser avec cette présence de vingt-sept heures par semaine pendant cinq années. C'est dire à quel point elle doit être de qualité. Mes filles, âgées de 17, 24 et 29 ans, ont eu des institutrices remarquables à l'école Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer. Albert CAMUS a eu monsieur GERMAIN comme instituteur en Algérie, Jacques JULLIARD monsieur MORAND ("*Marianne*", 13-10-2012). Dans la commune de Silhac en Ardèche votre serviteur a eu la chance d'avoir monsieur CHASTAGNARET, qui n'a été égalé dans son souvenir que par monsieur HENNEQUIN -son professeur de latin-, monsieur DELETRAZ -son professeur de grec-, et monsieur NGUYEN-HU -son professeur de philosophie-, au lycée à Paris. En cinq ans puis au collège et au lycée le maître devient une figure collective mais celle-ci peut et doit conserver un caractère personnel et rester cohérente.

Comme nous étions émus dans ces classes si nous ne comprenions pas bien, au Cours moyen, l'expérience de la craie ou l'accord du participe passé avec le complément d'objet des verbes pronominaux transitifs ("les blessures qu'il s'est faites"), ou au contraire si nous avons compris la substitution de l'adjectif verbal au gérondif, en latin, à la fin de la Sixième. Si nous ne savions pas bien nos verbes grecs en -mi ou saisissons au contraire la différence entre TOLSTOÏ et DOSTOIEVSKI, avec l'impressionnant professeur alsacien de Troisième, et si nous dominions l'algèbre et la géométrie dans l'espace en Seconde-Première grâce à un Martiniquais très noir et très paternel et un autre Alsacien, très caustique. Sans les leçons de monsieur CHASTAGNARET je n'aurais jamais pu suivre, je n'aurais jamais pu avoir à mon tour des élèves sans son exemple et sa sévérité. La

transmission s'opère ainsi d'un "maître" à un autre "maître", comme dans les métiers manuels et artistiques, mais au profit du plus grand nombre possible d'enfants. Un tel enseignement assure très tôt -le plus tôt est le mieux- les bases non pas nécessairement d'études poussées, qui ne doivent pas grignoter le temps de tous sans exception, mais d'une vie solide où l'on pourra se permettre d'oublier l'école et de tourner cette page, enfin! Quand mes propres élèves, dans le collège où j'ai enseigné ces dernières années, venaient m'apprendre un fait ou une expression curieuse que leur instituteur leur avait appris à eux, à l'école primaire, j'ai pris conscience, comme Philippe NEMO, des trésors souvent enfouis et inexploités aujourd'hui que recèle l'esprit des très jeunes, avec sa fraîcheur. Une grande attention aux détails ou capacité d'observation, une mémoire extraordinaire, une confiance et une gratitude spontanées et touchantes envers les adultes qui les ont méritées par leurs explications et leur altruisme. Du reste, moi aussi je me souviens de mes élèves et de très petits détails les concernant. Ceci prouve dans les deux sens que la "bonne école" repose sur une relation vraie, à l'opposé du zapping pédagogique et des balivernes sur le cerveau humain et l'économie de la connaissance, qui légitiment le seul recours aux machines pour favoriser l'essor cognitif de l'individu dans un univers froidement utilitaire et hédoniste.

Que mon esprit est donc resté...primaire! "Que votre esprit est d'un étage bas!" disait, chez Molière, la grammairienne à sa soeur ménagère: de nos jours c'est la grammaire qui a besoin d'être défendue contre les snobs. On ne doit pas s'occuper de ces tâches ingrates grâce auxquelles se concoctent l'éducation et la vie familiale. Ce sont des bourgeois qui ont fait du mot "primaire" une marque de mépris et si, en nos temps d'égalité, aucune différenciation d'ordre intellectuel n'est plus admise -à part la plus grossière qui a cessé d'être opératoire dans sa banalité-, ce mépris bourgeois a subsisté souterrainement au point de faire tache d'huile, il y a quarante ans, parmi les "nouvelles couches sociales" (Alain TOURAINE) promues grâce à l'école et qui ont jugé la discipline de celle-ci réactionnaire, superflue, fatigante et indigne d'elles -spontanéité et créativité vous dis-je! C'est une autre part de l'explication de la catastrophe. CAVANNA était bien seul quand il proclamait dans "*Charlie-Hebdo*", n° 378 du 9-2-1978, "Gloire aux barbichus!": il célébrait ainsi ses professeurs de l'Ecole primaire supérieure. En revanche "*Claudine à l'école*" de COLETTE, publié en 1900, est plus moderne, où le mépris de l'école -publique- éclate à chaque page, en même temps que l'éloge des amours saphiques qui constituent le sujet de ce roman "d'apprentissage" (*sic*) figurant cette année dans la liste des lectures conseillées pour les élèves de Troisième et de lycée professionnel.

On peut donc dire sans exagération polémique que mépris de l'école et homosexualité féminine sont au programme, officiellement, pour des élèves jeunes ou dépourvus d'esprit critique qui vont les prendre au premier degré, d'autant plus que COLETTE déploie un talent magistral et que les deux thèmes sont d'une brûlante et troublante actualité en cette rentrée 2012. Inconscience, démagogie, prosélytisme suicidaire? Quel besoin des enfants de quatorze ans peuvent-ils bien avoir de fortifier leur irrespect des adultes et d'imiter le désordre de leur vie? C'est cet esprit critique-là qu'on leur vend, rébellion conformiste et identification au point de vue de la narratrice du roman -Claudine alias COLETTE elle-même- qu'ils partageront facilement, ce qui les détournera de réfléchir par eux-mêmes, le contraire donc du véritable esprit critique. L'Inspection, formée de gens de quarante à soixante ans, chercherait-elle par ce biais à infiltrer son laxisme dans la cervelle malléable des jeunes pour diriger leur existence? Quel respect pouvons-nous avoir pour ces gens-là? Le livre, publié aux éditions MAGNARD, est en outre bourré d'explications fausses, fautives ou tendancieuses du professeur qui en a rédigé les notes. Je vous y renvoie. Bref ce cas exemplaire et scandaleux vient à point nommé, hélas! illustrer mon propos sur la dignité de l'école, en montrant l'autodestruction à laquelle se condamnent ceux qui y ont renoncé et dans laquelle ils semblent se complaire.

3 - Une école exigeante répond-elle aux besoins et aux urgences?

A présent soumettons notre "bon primaire" à la même épreuve que ces fantaisies funestes. Quel besoin les enfants actuels ont-ils, entre six et onze ans, de fondamentaux ambitieux et structurés, centrés sur la langue, la pensée, la culture concrète, le par coeur, l'écriture, l'imitation et les apprentissages minutieux? -N'est-ce pas tout ce qui a manqué aux abandonnés scolaires depuis deux ou trois générations?- De quel droit cependant nous mettons-nous à la place des enfants pour décider de ce dont ils ont réellement besoin? -Mais n'est-ce pas précisément toute notre responsabilité, notre devoir d'adultes et de protecteurs? Et nous sommes coupables de ne pas le faire, ou de mal le faire la plupart du temps. Ce besoin c'est à nous d'en décider, non à l'école, même s'il est plus commode de s'appuyer sur des institutions extérieures, elles-mêmes responsables, quand on doit convaincre un enfant du "C'est pour ton bien. Tu me remercieras plus tard." "Mon enfant n'aime pas l'école" doit être pris en considération mais peut aussi résulter de la lâcheté des adultes, autant que de la méthode semi-globale de lecture et du brouillage des connaissances. Néanmoins le danger le plus grand, aujourd'hui, n'est pas de ne pas le faire -beaucoup de parents parmi ceux qui sont conscients, ayant quitté l'état d'esprit soixante-huitard depuis longtemps, paraissent soucieux de ce qui se passe à l'école, et pourtant...- mais de mal le faire. Les séductions de la modernité sont puissantes et nous nous sommes tous tellement éloignés, à une si grande vitesse, des exigences même les plus moyennes d'un temps déjà fort "évolué" et très récent.

Nous devons donc répondre à une seconde objection à notre "bon primaire" qui se tient lui-même tellement à l'écart de la modernité, en apparence. Souhaitez-vous tant que cela que votre enfant devienne un mutant hors-sol branché I-Pod et I-Pad et uniquement capable de communiquer en globish avec une correspondante de Shanghai? Qu'il baragouine quelques mots de français, que la littérature et la science lui prennent la tête en n'importe quelle langue, et qu'il soit parfaitement à l'aise dès qu'il s'agit de sexe, de mode, de musique violente et rythmée, de jeu, d'alcool ou de drogue? Caricature, je veux bien. Mais nous n'en sommes pas loin. Bien rares sont en France les jeunes qui atteindront un haut niveau scientifique -les récompenses internationales vont à des gens d'autres générations, autrement formées. Nous avons oublié qu'il y a quelques années-lumière de cela, le primaire français était de deux ans en avance sur celui d'autres nations comparables, le secondaire français offrant de son côté une véritable culture, fort rare à l'étranger, d'où notre complexe de supériorité de l'époque, qui n'a pas résisté au temps. Et ces récompenses rassurent ceux qui ont l'esprit cocardier et ne veulent pas voir la réalité en face: un prix Nobel de physique ou une brillante école de mathématique ne dit rien de l'état général des études scientifiques, aujourd'hui, dans notre pays. Quant aux jeunes gens qui sortiront notre littérature de l'obscurité où elle a sombré, existent-ils? Nous sommes plus forts en cinéma et en jeux vidéo, domaines non scolaires... La facilité est de toutes les époques, toujours moderne, seuls les cancrès et les niais s'y sont abandonnés corps et biens, et ont perdu de ce fait le contrôle de leur vie et de leur société tout entière. La modernité -puisque modernité il y a- exige au contraire que les fondamentaux, le caractère, l'intelligence la plus poussée possible et l'équilibre de la personnalité soient déjà, eux, parfaitement acquis, affirmés, développés, atteints, pour qu'elle soit, elle, modernité, maîtrisée, et non un maître dont nous devenons les jouets. Ne baissons jamais la garde.

L'employabilité exige un niveau scolaire assez moyen. Dans les années quatre-vingt-dix par exemple, les grands groupes et les entreprises françaises se trouvaient bien d'avoir à former en interne des jeunes moins armés mais plus frottés de culture générale -"cultivé" a pris la place d' "instruit", c'est plus subjectif- que leurs aînés qui n'étaient pas passés par le secondaire pour tous. Du moins possédaient-ils certaines bases de langage et de compréhension, une certaine habitude de l'obéissance et de la prise d'initiative, acquises dans le système éducatif de l'époque, à la fois encore relativement structuré et déjà très libéral, qui leur permettaient d'être malléables et actifs dans les emplois qu'on leur offrait. Cela se confirme aujourd'hui avec les jeunes des cités,

mais malheureusement pour une toute petite élite. Il faut donc que ce souci d'école, ce besoin d'école devienne une préoccupation principale de la population concernée. On peut barrer la route efficacement aux modes illégaux de réussite financière. On peut aider cette population à prendre conscience de son véritable intérêt comme on le faisait par le passé dans des cas semblables -classes dangereuses au XIX^e siècle, zones abandonnées des années de la reconstruction après la Seconde Guerre mondiale, reconquises puis abandonnées de nouveau. Ce qu'on ne peut pas: c'est faire à la place des gens l'effort de pousser leurs enfants à l'école, de sortir de la vie végétative et parasitaire, d'éprouver l'envie d'améliorer leur situation et d'avoir une existence plus digne et plus honnête. Néanmoins une morale collective forte ou à défaut une conscience religieuse, elles, obtiennent ce résultat. La contrainte légale ou financière, la coercition ne peuvent aboutir qu'à une école subie, l'abominable lieu d'enfermement auquel nous condamnons aujourd'hui nos lois et nos bons sentiments.

La clé du succès c'est l'intérêt, le besoin réellement ressenti par ces jeunes et leurs soutiens familiaux -s'ils en ont- d'une formation utile, nécessaire, indispensable, vitale même pour trouver un emploi et pour manger. (Si cela ne marche pas il faut leur faire une place modeste dans le monde du travail, en cessant de gémir, après un primaire prolongé qui pourrait certes être beaucoup plus serein, dans de petites structures à maître unique. Ce sont actuellement des Africains qui nettoient nos métropoles et nos familles sont peu aidées.) Pour que le succès passe par l'école, ne pas rendre l'école trop accueillante envers les publics difficiles. Elle n'est pas prise au sérieux, pas plus qu'une bonne partie de ses contenus qui sont inadaptés -dans le secondaire de masse- et sans aucune efficacité, enseignés pour respecter les textes et l'égalité, ou encore des plus fantaisistes, nous l'avons vu. De même, dans le primaire, faudrait-il consentir à quelques aménagements du programme de celui-ci, comme on l'a toujours fait. Ce n'est pas affadir notre "bon primaire", au contraire, que d'accepter de pousser les enfants les plus courageux et les plus talentueux et de mettre la barre assez haut, en laissant les autres à leurs moindres performances avec une philosophie souriante, comme on l'a toujours fait -si on sait s'y prendre les "premiers" peuvent devenir plus nombreux, actuellement c'est l'inverse. La "distinction" (BOURDIEU), souvent arbitraire, fait avancer l'âne. Il faudrait donc se débarrasser une fois pour toutes de l'égalitarisme scolaire et du pédagogisme qui l'accompagne, responsables pour une bonne part de la déroute actuelle, avec le mépris des "héritiers" (BOURDIEU) -au sens d'héritiers du capital culturel grâce à la "bonne école" dont ils ont bénéficié, eux- et la bureaucratie.

Nous n'avons pas oublié l'objection la plus importante. Notre "bon primaire" serait-il hors de portée, un leurre, l'alibi de l'impuissance face à des problèmes d'un autre ordre de grandeur, violence, désintégration sociale, ignorance tellement répandue qu'on la rencontre aux commandes un peu partout, intérêts et idéologie tout-puissants? Notre objectif est celui de la qualité et cette gestion peu satisfaisante du "quantitatif" (Ségolène ROYAL, alors ministre délégué à l'enseignement scolaire, trouvait moyen par ce biais de justifier la politique navrante de la gauche plurielle) est hors de notre compétence. A l'impossible nul n'est tenu. Nous nous sommes délestés du poids de la culpabilité charriée par l'école publique, digne successeur de l'école catholique qui s'est ainsi libérée de son propre fardeau, culpabilité faussée par une problématique erronée. Culpabilisation hypocritement maniée de nos jours pour faire croire que tout peut encore aller très bien, madame la marquise, et pour ne pas désespérer Billancourt. Il suffit de monter en épingle une poignée d'enseignants zélés ou héroïques. Et cette fable nous est resservie chaque année et à chaque crise, ou entre les crises, pour faire croire que le levain reste présent dans la pâte. Les bobos me font aussi penser au mot prêté à MARIE-ANTOINETTE sur la brioche. Raphaël ENTHOVEN, à l'Elysée, il y a moins d'un an, pensait sans doute remplacer les savoirs de base par sa philosophie germanopratin, ou, encore plus ignorant des réalités et du volcan sous nos pieds, pensait que le peuple avait déjà du pain, je veux dire l'instruction. Mais pour les gens sérieux, honnêtes et qui vont au charbon la culpabilisation fonctionne d'autant plus douloureusement que cette idée de l'école ne marche pas.

Changer la vie, et le faire par le moyen de l'école, et d'une école centralisée et gouvernée d'en haut, c'est en effet triplement chimérique et n'a conduit qu'à la création d'une nouvelle nomenclature que ses échecs répétés ont fait prospérer et rendue invincible sur son terrain. Il faut du courage et de la ténacité intellectuelle pour affronter ce pouvoir et se délivrer de son mensonge. Ainsi, détachée, déconnectée de toute exigence de résultat à l'échelle de l'ensemble, dont seuls les politiques, dans notre système, ont le contrôle, notre "bonne école" renouvelée ne s'en portera que mieux -si on ne lui met pas trop de bâtons dans les roues, c'est une autre question-, que ce soit dans des oasis miraculeusement préservées du public, du privé sous contrat, du hors-contrat (nous en connaissons tous) ou dans des établissements indépendants récents, au plus près des besoins et des intérêts réels, la subsidiarité aidant. Ecole d'abord! "Et pourtant elle tourne" disait quelqu'un qui ne doutait pas que la vérité perdure.

IV - Indépendance n'est pas indifférence

1 - Théâtre sur fond de réalités violentes

Le chantage "l'école ou la guerre civile" (MEIRIEU) a donc peu d'effet sur nous. Nous nous doutons bien que le mythe scolaire et le sacrifice des écoles, des enseignants et des enfants achètent une paix sociale qui s'effiloche pourtant. D'où l'air point malheureux des responsables, que la disparition de la culture n'empêche pas de dormir et que satisfait leur rôle purement politique et théâtral (MEIRIEU toujours). On est meilleur dans les rôles de composition, quand on ne pense pas un mot de ce que l'on dit et qu'on n'en fait pas une question de vie ou de mort, contrairement aux sincères et aux angoissés. Une paix sociale qui s'effiloche: d'où un redoublement de leçons de morale et de mensonges -avec quelques concessions au réel et aux protestataires, n'en soyons pas dupes. Mais le fait est que l'école brûle -car la haine de l'Etat se tourne contre l'institution qui malencontreusement en est le symbole et la partie faible, la cohabitation forcée et le désœuvrement expliquant aussi la violence. Les pyromanes ne peuvent certainement pas, maintenant, pour convaincre leurs victimes de retourner dans le brasier, tirer argument de l'incendie, -cette fois en feignant de donner au drame toute son importance. Et il en a tout de même une à leurs yeux: si l'école s'écroule, leur privilégiateure, leur comédie et le profit qu'en retire la société pacifiée par leurs mensonges disparaissent. L'école brûle et menace de mettre le feu au pays. Cela ne peut pas nous laisser indifférents! Si le bon vouloir nous manquait, l'égoïsme et l'instinct de conservation dicteraient de toute façon notre conduite.

2 - Bouffonneries règlementaires

Ce que l'on doit souhaiter c'est que notre sollicitude pour les quartiers difficiles et les écoles, collèges et lycées en perdition soit plus intelligente et utile. Les mesuretteuses plus nuisibles qu'efficaces visent avec constance à saborder le bâtiment dans la tempête. L'interdiction répétée du travail à la maison: BILLERES 1956, BAYROU 1993, PEILLON 2012. Cela montre indirectement la résistance acharnée des instructionnistes et des ambitieux pour l'école et par l'école. Le "bon primaire" peut donc compter sur cet instinct vital plus nécessaire que jamais: c'est rassurant. La morale laïque (2012) rappelle l'instruction civique revenue à la surface il y a presque vingt ans (CHEVENEMENT 1986), sans soulever autant de protestations libertaires. Coups d'épée dans l'eau et effets d'annonce. La suppression entamée des notes (CHATEL 2011). Les livrets de compétences (DARCOS 2007) étendent au collège la pratique déjà ancienne (1980) des carnets où les maîtres du primaire,

assommés de paperasses, cochaient des cases. L'acquisition grandiose et grotesque du socle commun (FILLON 2005) où TOUS les savoirs minutieux qui réclament cinq ans d'efforts soutenus et qui constituent le "bon primaire" comptent de façon infinitésimale, les cinq points de l'orthographe au Brevet des collèges paraissant par contraste une récompense effarante pour un savoir monumental! Dans le droit fil, au fond, de la pensée de ceux qui estiment que ces acquisitions-là s'opèrent par l'opération du Saint-Esprit, sont subjectives et n'ont pas d'importance. C'est quand même mieux si on pratique les finesses du français, l'indispensable stylistique, comme B.H.L., Raphaël ENTHOVEN, Xavier DARCOS et d'autres. Tant pis pour les inégalités de fait: plus de transmission et chacun pour soi. J'ai participé aux réunions décidant des résultats et de l'attribution du socle commun: c'est une belle fumisterie. Deux mots d'anglais et le B2i acquis au bout de quatre ans de tâtonnements sur les ordinateurs du collège, le reste à l'avenant, et le tour est joué. Les nouvelles générations d'enseignants poussent la complaisance extrêmement loin en récompensant avec largesse des efforts insignifiants: tout le monde il est beau et gentil. Socle: le mot seul fait sourire. Qui peut encore croire à cette comédie? Mais elle occupe le devant de la scène dans ce monde d'illusions surtout verbales (le HCE a mené un combat titanesque pour que les humanités figurent dans le socle: hypocrisie consommée ou crétinerie, je m'interroge), où notre roc à nous fait pâle figure par son sérieux consistant. Ainsi, tout a été fait pour transformer les maîtres en exécutants bornés des consignes ministérielles et des recommandations européennes les plus stupides. Le programme que nous avons défini, sans originalité, paraît être le comble de l'audace et de la clarté comparé à ce fatras d'injonctions et d'idées plus ou moins abouties, déjà poussiéreux.

3 - Être circonspect n'empêche pas d'être résolu

Nous sommes sans illusions sur la possibilité d'imiter dans ce qu'ils avaient de positif Jules FERRY et Ferdinand BUISSON, qui ont bâti en trois ans une école efficace quand leurs descendants n'ont pas su le faire, à grands frais, en trente. Certes il ne faut pas fermer la porte à ce qui peut venir de bon de cette source d'inspiration. Mais les républicains actuels n'ont ni l'envergure ni la liberté vis-à-vis de l'idéologie et de l'administration qui caractérisaient leurs grands ancêtres. BUISSON se réclamait du Christ et FERRY ne voulait pas heurter les consciences: on n'en est plus là. BUISSON accomplissait un travail de fourmi au service de FERRY qui se défiait de ce qui allait devenir le syndicat des instituteurs. Il ne faut pas s'imaginer non plus qu'une politique plus calamiteuse soit à exclure: l'idéologie reste forte, si l'efficacité ne ressemble pas à celle de Jules FERRY. Mais la querelle scolaire est peut-être déjà dépassée: elle occupe les esprits et détourne l'attention de la destruction la plus systématique de l'école -par dépérissement, mauvaise politique, crises de plus en plus radicales-, que nous ayons jamais connue. Donc la question est bien que l'école telle que nous l'entendons survive. Et cela dépend de notre humanité.

Quoi qu'il arrive nous nous intéressons à ce qu'un enseignement élémentaire peut avoir de réellement bon, d'indispensable même. Le seul moyen de lutter réellement contre les inégalités dues à la naissance, c'est lui. Les initiés savent bien que les premières années de la vie, le caractère, le choix d'une bonne école conditionnent les succès futurs de la personne, plus que l'argent hérité qui est souvent destructeur. Les crises passeront mais non cette donnée anthropologique concernant l'humanisation réussie ou ratée du petit d'homme, durant ces années cruciales qui précèdent et suivent immédiatement l'âge de raison, cette enfance bien ou mal encadrée et guidée, et dans des conditions plus ou moins bénéfiques, dont toutes les biographies font ressortir l'importance. Donc un bon primaire contribue décisivement à une enfance heureuse et profitable et à une existence épanouie. Donnons quelque chose à admirer à nos enfants. Ce n'est certainement pas en continuant de traquer les bons élèves et les bons maîtres qu'on fera rendre gorge aux ultrariches.

